3e ANNEE— N° 92 QUINZE CENTIMES Dimanche 6 novembre 1870

LA MASCARADE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS
Lyon
Un an. . . 8 fr.
Six mois. 4 fr.
Les Annonces se traitent de gré à gré.

ABONNEMENTS
Départements
Un an. . . 10 fr.
Six mois . 5 fr.
Etranger
Un an. . . 15 fr.

POUR LES ABONNEMENTS ET LES ANNONCES
S'adresser à l'imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON

BONIMENT

Le second empire ressemble à ces filles de trottoir, qui se font proxénètes à l'heure où la décrépitude a ravagé leurs charmes, et qui ne pouvant plus se prostituer elles mêmes, excitent les autres à la débauche.

Napoléon III balayé de France comme une ordure, rejeté comme un vomissement, ne peut plus vendre le pays qu'il a volé pendant vingt ans, mais il excite ses anciens laquais à la trahison et à l'infamie.

Un gredin indigne de porter une épée, un plat coquin qui déshonore et salit le titre de maréchal de France, s'est rendu sans combattre, à un ennemi impuissant, avec cent trente mille soldats, et a livré lâchement la plus forte citadelle de France, vierge jusqu'à lui de toute souillure de l'étranger.

Metz l'imprenable, Metz la pucelle, armée de quatre mille canons, défendue par des fortifications formidables, entourée d'un camp retranché pour une armée de cent cinquante mille hommes; Metz la vieille forteresse vaillante et invaincue, sur laquelle nous comptions tous nous autres Français pour immobiliser sous ses murailles deux ou trois cent mille des bandits allemands, Metz est occupée aujourd'hui par le Prussien qui y est entré sans coup férir, et à la suite des inscriptions glorieuses qui rappellent ses hauts faits et ses défenses héroïques, on peut graver aujourd'hui :

Vendue par Bazaine.

L'indignation n'a plus assez de force et de colère devant de pareils actes où l'ignominie le dispute à la lâcheté, le langage manque d'expressions assez déshonorantes pour flétrir de semblables hontes; on se sent envahir par un immense mépris, le dégoût vous soulève le cœur et vous monte aux lèvres, d'où ne peuvent tomber que ces mots : le misérable, le lâche !

On n'y pouvait pas croire, quelques personnes ne pensant pas que l'infamie pût aller si loin, que la canaillerie éhontée pût descendre si bas, ont voulu douter de cette trahison et ont cherché à expliquer cette capitulation criminelle.

Bazaine avait épuisé son armée par des sorties successives.

Bazaine n'avait plus de chevaux pour trainer son artillerie.

Bazaine était à bout de vivres et ses soldats crevaient de faim.

Mensonges et *blagues* que tout celà.

Les sorties de Bazaine, ses fameuses ruses de guerre qui faisaient tant de mal à l'armée assiégeante, ces anéantissements de régiments Prussiens, sont des contes à dormir debout auxquels nous sommes confus de nous être laissé prendre.

Bazaine a fait peu ou pas de sorties, juste ce qu'il fallait probablement pour laisser supposer à la France qu'il se défendait, et consommer tranquillement sa petite infamie.

Quant au manque de vivres, à la famine, à qui fera t on accroire que cette disette ne pouvait pas être prévue dix ou quinze jours à l'avance ?

A qui fera t on accroire qu'à ce moment là, une armée valide de cent trente mille homme, une armée composée de l'élite de nos troupes et munie de nos meilleures armes, portant tous ses efforts sur un point donné, ne serait pas parvenue infailliblement à briser les lignes d'une armée de blocus, forte tout au plus de deux cent vingt mille hommes, à faire une trouée, à passer comme une trombe à travers les régiments prussiens éventrés ?

Ces faits sont-il donc si rares dans nos fastes militaires, pour qu'on ose les considérer impossibles ?

Vingt fois, cent fois, nous avons combattu, et nous avons vaincu un contre deux ; au début même de la guerre actuelle, à Wissembourg, à Wœrth, nous avons vu des régiments de zouaves ou de turcos traverser de bout à bout des masses compactes de trente ou trente cinq mille Prussiens,—et ce que deux mille hommes ont accompli, cent trente mille ne l'auraient pu faire, ayant pour eux l'avantage du nombre, des munitions et de l'armement !

Allez, allez, Bazaine a bien trahi, indignement et lâchement trahi sa patrie, et si une preuve manquait, nous la trouverions dans la visite que ce soldat dégradé s'est empressé d'aller rendre à son digne patron.

Dans ce château de Wilhelmshohe, Judas Bazaine et Mandrin Bonaparte se sont donné la main, se sont embrassés peut être, sans qu'une goutte de sang leur montât au front et leur empourpât la face, et dans le salon où a eu lieu l'entrevue de ces deux coquins, Guillaume peut faire brûler du sucre.

Ah! c'est une drôle de guerre que celle-là !

Les villes ouvertes n'attendent pas l'ennemi, elle vont au devant, les villes fortes capitulent sans résister, les paysans dénoncent nos francs-tireurs, quand ils ne les repoussent pas eux-mêmes, et la démoralisation est si profonde, le Bonaparte a tellement desséché jusque dans la racine la sève du caractère français, nous a tellement communiqué le ramollissement de ses moëlles, que notre bravoure légendaire est devenue de la lâcheté, et que nous assistons à ce spectacle inouï, incroyable, stupéfiant, contre lequel protestent dix siècles de gloire : —des soldats Français lâchant pied au premier coup de feu !

Pauvre grand pays, qui eût dit que tu en serais tombé là, que tu serais descendu au fond de cette ornière, que tu aurais pataugé dans cette boue ?

Qu'avons-nous à faire maintenant ?

Quelles ressources nous restent ?

Quelle situation nous créent l'ignominieuse capitulation de Metz et la reddition volontaire de notre dernière grande armée ?

Nous avons à résister encore, à résister toujours, à résister à outrance jusqu'au dernier souffle, jusqu'à la dernière charge de poudre.

Aujourd'hui, à quoi bon se le dissimuler, au point de vue militaire nous sommes perdus; la guerre de batailles est terminée, et à examiner les choses froidement, rien dans les prévisions humaines ne peut nous faire compter sur un succès *calculé*, sur une victoire *régulière*.

Notre dernière et suprême ressource est donc dans l'acharnement d'un peuple qui se défend dans sa ville, dans sa maison, contre des bandes de brigands et de

---

FEUILLETON DE LA MASCARADE

LE CLUB DES TRAITRES.

A minuit, heure des crimes, la séance est ouverte.

L'honorable Judas Iscariote, doyen d'âge, prend place au fauteuil de la présidence et prononce la petite allocution que voici :

Mes très-chers collègues,

C'est avec une satisfaction bien vive que je constate l'empressement que vous avez mis à vous rendre à l'appel qui vous a été adressé par notre habile et estimable secrétaire le prince de Talleyrand.

Notre réunion, en effet, me parait ce soir au grand complet, et je ne puis me défendre d'un légitime mouvement d'orgueil en voyant toutes les illustrations qui se pressent autour de moi. L'armée, la noblesse, la magistrature et toutes les classes de la société ont apporté leur contingent à notre assemblée d'élite, où le connétable de Bourbon coudoie le général Augereau, où mon corréligionnaire Deutsch donne la main au colonel Lopez. (Marques nombreuses d'assentiment.)

Ceci dit, mes chers confrères, je ne dois pas vous laisser ignorer plus longtemps l'objet de notre convocation extraordinaire.

Il s'agit d'admettre dans notre sein plusieurs néophytes qui se recommandent à nous par des titres sérieux.

Toutefois, comme il est essentiel de n'introduire au milieu de nous que des membres absolument purs, absolument irréprochables au point de vue de la déloyauté, de la coquinerie et de la traitrise, j'ai pensé qu'un examen public des mérites des postulants pourrait seul nous présenter toutes les garanties désirables.

Songez, en effet, quelle honte ce serait pour nous de compter dans nos rangs un honnête homme ou même un collègue dont la canaillerie et la scélératesse pussent donner lieu à quelques doutes ! (C'est vrai, c'est vrai.)

Je vais donc, si vous le permettez, faire comparaître devant vous chacun des candidats, et vous aurez à apprécier d'après ses déclarations et ses réponses si vraiment il est digne de faire partie de notre illustre compagnie.

Quelqu'un demande-t-il la parole contre cette motion ?

Plusieurs voix. Non, non !

Deutz. J'appuie énergiquement la proposition de notre cher président.

Judas Iscariote. Alors faites entrer le candidat Emile Ollivier.

— Ayez l'obligeance de nous formuler les titres sur lesquels vous vous appuyez pour être admis dans le Club des Traîtres.

Emile Ollivier. Je pensais, messieurs, être suffisamment connu, pour n'avoir pas besoin de longues explications.

Judas Iscariote. Je ne dis pas, mais vous reconnaîtrez vous-même que nous devons recourir aux précautions les plus minutieuses, afin de n'être pas exposés à admettre des membres tarés dans notre société. Aussi malgré la légitime réputation de parjure et de rénégat dont vous jouissez, vous inviterai-je de nouveau à vous expliquer de façon à ne plus nous laisser aucun doute sur l'indignité de votre conduite.

Emile Ollivier. C'est très-facile.

Né dans la riante Provence de parents républicains, j'ai sucé dès la mamelle le lait des principes démocratiques. A l'âge tendre de vingt-deux ans, nommé commissaire de la République à Marseille, grâce à la protection de Ledru-Rollin, j'ai vu, semblable aux feuilles d'automne, tomber le gouvernement provisoire...

Le prince de Talleyrand. Priez donc le candidat de s'abstenir de ces fioritures de style...

Deutz. Certainement, ce n'est pas sérieux.

Judas Iscariote. Candidat, vous entendez ?

Emile Ollivier. Dans ce cas je renonce à la parole, il m'est impossible de m'exprimer autrement.

Le prince de Talleyrand. Puisque c'est une infirmité, laissez-le continuer.

Emile Ollivier. ....J'ai vu, semblable au feuilles d'automne, tomber le gouvernement provisoire sous le vent de la réaction bonapartiste... Décembre vint avec son cortége de crimes et de proscriptions... mon père Démosthènes, déporté, dût se nourrir du pain amer de l'exil, et mon frère Aristide pourrit sur la paille humide des cachots....

A partir de cette époque, je jurai haine et vengeance contre Bonaparte, et je déclarai solennellement que je serai le spectre vivant du 2 Décembre.

Judas Iscariote. Tout cela est beaucoup trop honnête pour nous, et je ne vois pas...

Emile Ollivier. Patience, j'arrive au chapitre honteux de mon existence...

Judas Iscariote. A la bonne heure, car nous commencions à être écœurés de vos vertus.

Emile Ollivier. Envoyé par le parti démocratique à l'assemblée législative de mon pays, j'ai pendant dix années combattu avec acharnement le second empire; j'ai revendiqué énergiquement toutes les libertés qui nous avaient été confisquées, la liberté de la presse, la liberté des réunions, la liberté d'association, jusqu'à ce que je fis connaissance du duc de Morny ..

Judas Iscariote. Ah ! voilà un nom qui repose !

Emile Ollivier. Séduit par les qualité brillantes de ce personnage dont vous ne désavouerez pas la race coquinerie...

Le prince de Talleyrand. Non certes !

Emile Ollivier. J'ai abandonné subitement mes anciens amis politiques, j'ai lâché mes convictions, j'ai renié mes serments (très-bien, très-bien), j'ai retourné ma veste, et je suis devenu le valet, j'ai revêtu la livré de Napoléon Bonaparte...

Judas Iscariote. Allez, allez, vous commencez à devenir intéressant.

Emile Ollivier. Arrivé au pouvoir, on m'a vu démentir cyniquement par mes actes tous les discours que j'avais prononcés, tous les principes que j'avais juré de défendre; j'ai rempli les prisons de journalistes et de prétendus conspirateurs; j'ai exalté la grandeur d'âme de l'homme de décembre, j'ai traité Ledru-Rollin de tribun poussif, et la République à laquelle je m'étais lié par des serments solennels n'a pas eu d'ennemi plus acharné et plus haineux que moi ..

Judas Iscariote. Bravo !

pillards qui fusillent les vieillards, outragent les femmes et massacrent les enfants.

Notre dernière force est cette force incalculable contre laquelle les plans et les combinaisons mathémathiques de M. de Moltke ne peuvent rien, par la raison qu'elle ne se mesure pas comme la propulsion d'un canon d'acier ou la trajectoire d'une bombe.

C'est la force du désespoir et de la rage arrivées à leur paroxysme, c'est l'effort désespéré du noyé qui s'accroche aux herbes de la rive, du précipité qui se retient aux saillies d'une roche.

Notre chance de salut est là et non ailleurs, et dussions-nous ne pas réussir dans cette dernière lutte, nous aurons du moins sauvé l'honneur du nom français que Bonaparte et sa bande cherchent à avilir par leurs manœuvres scélérates.

Il suffit d'un acte héroïque pour réveiller cette fibre nationale qui ne doit pas être morte dans tous les cœurs, et notre ville est appelée à donner l'exemple d'une résistance qui peut être le signal du rajeunissement et du réveil de la France engourdie par vingt années de despotisme et d'avachissement. Ainsi donc, haut le cœur !

Les Prussiens sont à Dijon, dans douze jours ils seront à nos portes : tenons-nous bien, citoyens, l'âme vaillante et l'arme prête, et disons-nous froidement, résolument, sans déclamations, sans criailleries, sans tapage, disons-nous qu'à cette heure *mourir pour la patrie* n'est plus une chanson.

Jacques BARBIER.

P.-S. — Il est de nouveau et très-sérieusement cette fois, question d'un armistice de vingt-cinq jours.

Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons déjà dit maintes fois à ce sujet :

Un armistice sur des préliminaires de paix acceptables : *Oui*.

Mais un armistice pour recommencer à guerroyer, *Non*, mille fois *Non*,—car dans ces conditions l'armistice ferait l'affaire des Prussiens et non la nôtre.

L'INTRIGUE AU CHATEAU

—

Pendant que la France égorgée et dévastée réunit ses dernières ressources pour résister à l'invasion qui s'étend comme une tache d'huile sur nos départements ;

Pendant que nous nous préparons au dernier combat qui doit décider du salut ou de l'anéantissement de la France ;

Le gredin découronné en villégiature à Wilhelmshœhe réunit autour de lui quelques coquins de sa trempe qui se nomment Bazaine, de Failly, Lebœuf, Canrobert, Boyer, etc., et ces jolis messieurs s'ingénient ensemble à organiser une petite combinaison canaille qui n'aurait d'autre but que de ramener un Napoléon III ou un Napoléon IV dans ce château des Tuileries converti depuis vingt ans en une caverne où l'on dépouillait le peuple français.

L'impératrice Eugénie dont nous nous étions abstenus de parler jusqu'à ce jour, parce qu'elle avait paru conserver quelque dignité dans sa chute, l'impératrice Eugénie est venue auprès de son époux afin de prêter les mains à ces malpropretés, et son fils peut aujourd'hui compléter son éducation bonapartiste, en apprenant comment on trahit un peuple et on ruine une nation.

Mon Dieu, oui, tous ces gens-là ont envie de revenir, de reprendre leur métier d'autrefois et de travailler de nouveau sur la grande route où passe le budget.

On prépare la cérémonie de restauration, on combine les trucs, on repeinturlure les décors, Guillaume doit fournir l'escorte et Wagner la musique.

De plus, comme Napoléon-le-Petit n'a jamais su que singer Napoléon-le-Grand, excepté dans ses victoires, il est question de rééditer la comédie du débarquement de l'Ile-d'Elbe, et de nous ramener le neveu par la route qu'a suivi l'oncle.

On n'a oublié qu'une chose, c'est que sur ce chemin là se trouve Toulon, et que Napoléon III n'y passera pas sans que le peuple l'empoigne au collet pour le mettre au bagne où sa place est marquée.

Attention !

—

Nous avons eu l'occasion déjà de signaler de graves imprudences du gouvernement provisoire, touchant la nomination ou le maintien de certains magistrats dont les convictions réactionnaires constitueront un danger très-sérieux pour la République, le jour où un prétendant quelconque prendra la fantaisie de vouloir sauver la société.

Le plus vulgaire sens commun aurait dû faire écarter par exemple tels et tels avocats impériaux et substituts d'iceux, qui du temps de Bonaparte III n'avaient pas assez de foudres, de réquisitoires et de mois de prison contre les Républicains.

Maintenir ces messieurs dans leurs fonctions est une sottise lourde que nous payerons peut-être un peu cher, et nous ne comprenons pas qu'à son âge le père Crémieux puisse commettre de pareilles légèretés.

Mais en voici bien d'une autre.

Il y a quelques semaines M. Challemel-Lacour révoquait toute une fournée de juges-de-paix de la ville et de la campagne.

Peut-être cette mesure aurait-elle demandé à être prise avec un peu plus d'attention et de discernement, car parmi les dégommés nous en connaissons un notamment, qui est tout ce qu'il y a de plus républicain et anti-bonapartiste.

On devait penser, dans tous les cas, que les successeurs de ces messieurs seraient des républicains notoirement connus, ou du moins des gens n'ayant eu aucune attache avec le gouvernement déchu.

Or voulez-vous un échantillon de l'habileté, de la sagesse et de la prudence qui ont présidé à ces nouveaux choix ?

Il s'est trouvé dans un chef-lieu de canton des environs de Lyon, — il s'est trouvé un membre du conseil d'arrondissement qui à l'époque du plébiscite a rédigé, propagé et signé le petit manifeste que voici :

Ceux qui veulent voter NON ou ne pas voter exposent la France à tous les hasards de la révolution, à la guerre civile avec son cortége de proscriptions, d'échafauds de ruines et de misère, à tous les fléaux de l'anarchie, que nos pères et plusieurs de nous ont vus de leurs propres yeux dans des temps néfastes.

Bien plus encore, voter NON ou ne pas voter, c'est accepter le mot d'ordre des démagogues-socialistes ; c'est arborer leur bannière. Or, connaissez-vous leur programme ? Ils le publient bien haut ; le voici :

« Plus d'autorité d'aucune sorte, ni celle de Dieu « qu'ils nient, ni celle de l'empereur qu'ils exè- « crent, ni celle du père de famille, qu'ils repré- « sentent comme un tyran dans sa maison. — Plus « de propriété privée, c'est-à-dire nulle épargne du « travail, nul profit, et par conséquent nul aiguillon « pour l'étude et la culture de l'intelligence. — La « part faite aux paresseux, à l'ignorant, à l'ivro- « gne, au prodigue, aussi large qu'à l'homme labo- « rieux, éclairé, sobre et économe. — La vertu « bannie ou réduite à l'impuissance ; les mauvaises « passions émancipées et triomphantes. — En un « mot, la civilisation détruite, et le règne de la « barbarie proclamé sous le beau nom de Frater- « nité indignement travesti. »

Mais voyant que le bon sens public repousse leurs doctrines, ces dangereux réformateurs prétendent les imposer par la force, et, dans l'ombre, ils se forgent des armes avec le désespoir des ouvriers, qu'ils cherchent à affamer par les grèves ; car ils savent bien que la faim qui ne raisonne pas, porterait aux dernières extrémités le travailleur sans ouvrage.

Voilà l'abîme où courent et où nous précipitent ceux qui veulent voter NON et ceux qui ne veulent pas voter.

Vous tous qui aimez votre religion, votre patrie, votre famille, le toit qui vous abrite, le champ que vos sueurs fécondent, ne seriez-vous pas des insensés si vous votiez NON, ne seriez-vous pas bien coupables, si vous vous absteniez de voter ?

Allez donc tous au scrutin, ce champ de bataille pacifique, où il ne coulera ni larmes ni sang, et tous, sans hésiter, — portez-y un bulletin OUI.

C'est complet n'est-ce pas ?

Eh bien ! le monsieur qui traitait de la sorte les partisans de l'abstention ou du vote négatif,

L'auteur de ce morceau de littérature bonapatiste : VIENT D'ÊTRE NOMMÉ JUGE-DE-PAIX DE SON CANTON !

Un journal prétendait dernièrement que M. Crémieux tombait dans l'enfance...

Après cela nous serions tentés de le croire, et nous ne nous étonnons que d'une chose, c'es que le juge d'instruction Bernier ne soit pas encore nommé procureur-général quelque part.

Voyons plaisantez-vous, papa Crémieux ?

Ce n'est pourtant pas le moment.

FICHEZ-NOUS LA PAIX.

—

Nous ne voulons pas parler du roi de Prusse, mais d'un petit nombre de citoyens,— ils sont bien trente en tout—qui depuis quelques jours entretiennent dans la ville une sorte d'inquiétude et d'agitation, par des velléités de manifestation et des menaces de mouvements populaires qui, jusqu'à présent, sont restés à l'état de programme, grâce au bon sens de la majorité de la population.

Mais cela n'en a pas moins le grave inconvénient de détourner les esprits de la seule préoccupation que nous devrions avoir, la défense de la ville, et de déranger inutilement un ou deux bataillons de garde nationale, qui ont autre chose à faire que d'aller battre la semelle ou jouer au bouchon dans des corps de garde, en attendant des manifestations qui font relâche au moment donné.

C'est pourquoi nous disons aux vingt-cinq ou trente citoyens en question :

Fichez-nous la paix !

Fichez-nous la paix, parce que le moment est mal choisi de troubler la ville et de semer la division ou la discorde, quand les Prussiens sont à quarante lieues.

Fichez-nous la paix, parce que vous faites beaucoup de bruit pour peu de besogne, et que le devoir d'un bon patriote est moins de débiter des discours que de s'exercer au maniement d'un fusil et d'apprendre à ajuster un prussien.

Fichez-nous la paix, parce que vos déclamations ridicules, où vous parlez de fusiller tout le monde depuis Gambetta jusqu'au préfet Challemel-Lacour, font admirablement l'affaire des gens de la réaction qui s'empresseront de propager partout cette fable grotesque, que tous les républicains sont des *buveurs de sang*.

Fichez-nous la paix, parce que voyez-vous la main sur la conscience, bon nombre d'entre vous sont tout simplement d'agréables farceurs qui ne croient pas un mot de ce qu'ils disent, et dont le patriotisme chauffé à blanc dans les réunions publiques, consistera simplement à lever le pied à l'heure du danger.

Fichez-nous la paix en un mot, et laissez-nous tranquilles,

Non que vous soyez en réalité ni bien féroces, ni bien méchants, ni bien dangereux, mais vous êtes... embêtants, —parlant par respect !

G. R.

L'armée des Vosges.

—

Ah ça que fait-elle, où est-elle, que devient-elle ?

Il y a cent mille hommes dans les Vosges, disent les uns, cent trente mille, disent les autres, et ces cent mille, ces cent trente mille hommes laissent passer douze mille Prussiens qui vont prendre Dijon en une matinée, sans qu'on se donne presque la peine de résister !

Et ces cent mille hommes, ces cent trente mille hommes ne vont pas couper les douze mille Prussiens qui se gobergent à Dijon, ne vont pas les entourer, les bloquer de façon à les obliger à capituler sous peine de destruction complète par des forces décuples ?

Certes nous admettons qu'il y ait de l'exagération, beaucoup d'exagération dans le chiffre de l'armée *active* des Vosges, parce que cette armée est disséminée dans diverses places fortes, telles que Belfort et Besançon notamment.

Emile Ollivier. Enfin, pour couronnement de ma carrière politique, pour dénouement de mes traîtrises, j'ai d'un *cœur léger* jeté mon pays dans une guerre terrible qui deux mois après amenait l'invasion prussienne aux portes de Paris et dans quarante de nos départements.

Fouché. C'est parfait.

Emile Ollivier. Voilà, messieurs, quels sont mes titres à votre estime et à votre considération. — Examinez-les, pesez-les avec attention, avec soin, et vous reconnaîtrez, j'en suis certain, que je suis digne de figurer au nombre des membres de votre célèbre corporation. (Marques nombreuses d'approbation.)

Judas Iscariote. Nous en délibérerons dans un instant. — Qu'on appelle le candidat Lebœuf.

Candidat Lebœuf, vous avez demandé à faire partie du Club des Traîtres.

Le *maréchal Lebœuf*. Parfaitement, mon président.

Judas Iscariote. Veuillez nous exposer sur quoi vous fondez vos prétentions à un pareil honneur.

Le *maréchal Lebœuf*. Je vais vous le dire en deux mots. Moi je suis un militaire, un homme tout rond, et je ne ferai pas de discours.

Au mois de juillet dernier, quelques jours avant de déclarer la guerre à la Prusse, le Corps Législatif me demanda : — Maréchal, sommes-nous prêts ?

Je répondis immédiatement avec ma franchise habituelle : — Nous sommes tellement prêts que la France peut faire la guerre pendant un an, sans acheter un bouton de guêtre.

Or ce n'était qu'une immense blague, une carotte énorme...

Le *prince de Talleyrand*. Le postulant ne pourrait-il pas employer un langage moins familier ?

Le *maréchal Lebœuf*. Vous savez, moi je suis un militaire, un homme tout rond, et je ne fais pas de discours...

Judas Iscariote. Oui, on peut être coquin, et ne pas connaître l'art oratoire.

Le général Augereau. Parbleu !

Le maréchal Lebœuf. Je reprends : Ma déclaration à la Chambre était tout simplement un mensonge carabiné, car nous n'avions ni fusils, ni canons, ni vivres, ni munitions, si bien qu'il a suffi de trois semaines au roi de Prusse pour battre nos armées à plate couture.

Il me semble que la gredinerie de ma conduite, dans cette circonstance, est suffisamment établie pour me permettre d'aspirer à l'honneur de pénétrer dans votre cambuse...

Le prince de Talleyrand. Cambuse ! Ces troupiers sont d'un grossier.

Le *maréchal Lebœuf*. Vous savez, moi je suis militaire, un homme tout rond...

Judas Iscariote. Permettez, maréchal ; lorsque vous avez déclaré à la Chambre : Nous sommes prêts. Saviez-vous réellement que la France ne l'était pas ?

Le *maréchal Lebœuf*. Non, évidemment ; où diable l'aurais-je appris ?

Judas Iscariote. Je supposais, que comme ministre de la guerre...

Le *maréchal Lebœuf*. Allons donc ! Un ministre de la guerre a bien d'autres chiens à fouetter, et le plébiscite m'avait suffisamment occupé pour que je n'eusse pas à perdre mon temps dans des bagatelles d'armement et d'organisation... Vous voyez que je parle carrément comme un homme tout rond...

Judas Iscariote. D'un autre côté, connaissiez-vous les forces dont disposaient les Prussiens ?

Le *maréchal Lebœuf*. En aucune façon, et à quel titre me serais-je mêlé de le connaître ?

Judas Iscariote. Je pensais qu'en votre qualité de major général de l'armée...

Le *maréchal Lebœuf*. Vous êtes bon là, vous ! Et l'installation du quartier impérial ? Du reste, je vous le dis carrément, mettez vous bien ceci en tête, c'est que je ne savais, c'est que je ne connaissais rien de rien, absolument rien.

Par conséquent, j'ai menti comme un dentiste, et je ne vois pas dès-lors que vous puissiez refuser...

Judas Iscariote. Vous ne voyez pas, vous ne voyez pas,.. il semble résulter au contraire de votre interrogatoire, que vos tromperies et vos mensonges sont moins le fait d'une intention arrêtée et raisonnée de trahir, que d'une ignorance crasse et d'une sottise peu commune.

Or, je ne vous le cacherai pas, chez nous, nous estimons, nous aimons les coquins, mais les coquins habiles, les coquins intelligents ; tandis que les imbéciles...

Le *maréchal Lebœuf*. Pardon, pardon, mais j'ai capitulé à Metz avec Bazaine.

Judas Iscariote. Ça c'est plus sérieux, reste à savoir si vous auriez été capable de le faire exprès... enfin, nous examinerons cela tout à l'heure. Vous pouvez vous retirer.

A qui le tour ? Candidat de Failly !

De Failly. Présent !

Judas Iscariote. Vous désireriez, général, être affilié parmi les traîtres célèbres qui composent notre cercle ?

De Failly. C'est mon vœu le plus cher.

Judas Iscariote. Dans ce cas énumérez vos titres à cette distinction.

De Failly. Ils sont nombreux, et je crois irréfutables.

A la bataille de Reischoffen, Mac-Mahon me fait demander du secours, et je m'empresse de ne pas lui envoyer une division.

A Châlons, j'oublie par mégarde mon parc d'artillerie de cent canons...

Judas Iscariote. Avec intention ?

De Failly. Comment donc ! Pensez-vous que cent canons puissent s'oublier comme une épingle, si on ne le fait pas exprès ?

Judas Iscariote. Évidemment, continuez général.

De Failly. A Beaumont, on me prévient que l'armée prussienne est à 6 kilomètres ; je mets mes troupes en campement, je fais démonter les armes, j'envoie les chevaux à l'abreuvoir, et je laisse massacrer mon corps d'armée...

Judas Iscariote. Je crois même qu'on ne vous a pas aperçu pendant la bataille.

De Failly. Il y a pour cela une bonne raison, c'est que je m'en étais allé au premier coup de canon...

Judas Iscariote. Je crois, messieurs, que ce candidat est à peu près irréprochable ?

Le *prince de Talleyrand*. Oui, c'est assez complet.

Judas Iscariote. J'estime, général, que votre admission ne fera pas l'ombre d'une difficulté,

Mais il nous est impossible de comprendre qu'on n'ait pas pu à un moment donné, réunir une force compacte de trente ou quarante mille hommes pour barrer la route aux douze mille Prussiens qui marchaient sur Dijon!

Il nous est impossible de comprendre que ces douze mille Prussiens restent tranquillement dans la capitale de la Bourgogne, bien couchés, bien nourris, bien logés et surtout bien abreuvés, sans qu'on vienne troubler leur quiétude et leur bien-être.

Le général Michel est arrivé, il y a deux ou trois jours, à la tête de son commandement; espérons qu'il fera de meilleure besogne que son prédécesseur le général Cambriels, et qu'il saura mettre en pratique cette règle élémentaire de stratégie militaire: — C'est que trente ou quarante mille hommes peuvent en battre facilement douze mille.

Paris a voulu avoir aussi sa petite manifestation.

Les membres du gouvernement de la défense nationale, Trochu, Jules Favre, Emmanuel Arago ont été emprisonnés quelques heures, et n'ont dû leur délivrance qu'à l'énergique intervention de la garde nationale conduite par Jules Ferry.

Allez, allez, citoyens, persévérez dans les mêmes errements, dans les mêmes sottises, et avant deux mois, nous vous prédisons le comte de Paris.

Ce sera le troisième larron de la fable.

Nous avons reçu la protestation suivante des officiers du 3me bataillon de la garde mobile du Rhône.

Le commandant de ce bataillon nous écrit une lettre particulière, où il s'étonne que cette protestation n'ait pas encore paru dans nos colonnes.

La raison en est bien simple, c'est que ladite protestation ne nous est parvenue que dimanche dernier, 30 octobre, ainsi que le constate du reste le timbre de la poste.

Monsieur le Rédacteur,

Les Officiers du 3e bataillon du 16e régiment de la garde mobile du Rhône, actuellement à Belfort, vous envoient ces quelques mots en réponse aux attaques anonymes dont votre journal s'est fait l'écho dans son numéro du 25 septembre dernier contre M. le lieutenant-colonel Rochas (qu'il connait du reste assez mal pour mal écrire son nom). Ce n'est pas une réclamation que nous vous envoyons, mais un démenti. Il est pénible dans les circonstances que nous traversons d'avoir à apprécier des excès de paroles semblables à celles de votre correspondant. La malveillance se lit dans chaque ligne de sa lettre. L'inexpérience peut excuser chez de jeunes soldats des mécontentements passagers, mais non des accusations injustes comme celles qui supposent chez M. Rochas des intentions méchantes, des négligences coupables et une incapacité reconnue.

La garde mobile du Rhône est la plus mal équipée, dites-vous; c'est vrai, mais à qui la faute? M. Rochas ne commande que trois bataillons sur neuf qui composent la garde mobile du Rhône, et ils ont été obligés jusqu'à ces derniers jours de se procurer de vêtements de toile très-insuffisants. Voyant leurs camarades du Haut-Rhin, de la Haute-Savoie et de la Loire admirablement équipés et armés, les mobiles du Rhône ne peuvent s'empêcher de penser que ces derniers départements sont intérieurement, animés d'un seul désir, celui de combattre et de chasser l'ennemi, ont bravement fait leur devoir en donnant à leurs enfants tous les armes et des habillements. Peut-on en dire autant du département du Rhône et de la ville de Lyon en particulier?

Que dire du reproche absurde de négligence dans le service adressé à M. le lieutenant-colonel? Votre correspondant ferait croire qu'il est peu assidu aux exercices. Nous affirmons que le peu de science militaire que peuvent avoir donné à nos hommes deux mois de travail et de bonne volonté, c'est grâce à l'activité intelligente de M. Rochas qu'ils la doivent.

Faut-il voir autre chose dans l'acte de votre correspondant que quelque vieux levain de cette indiscipline malheureuse, cause de nos désastres? Alors que l'union des chefs et des soldats serait si nécessaire pour relever la valeur française vaincue, celui-là est bien coupable qui dirige de pareilles accusations contre un brave militaire dont la carrière passée répond des services futurs.

Veuillez agréer, M. le rédacteur, l'assurance de notre parfaite considération.

C. Richard, E. St-Hilaire, H. Dugueyt, G. Salet, E. Matagrin, T. Duperray, A. Poidebard, G. Raffin, E. Malleval, G. Champalle, J. Pélissier, A. Villy, A. Bedin, P. Laurent, R. Moncorgé, L. Moncorgé, J. Fusy, E. Auquier, V. Vayssière, Ch. Chermette, C. Suchel, J. Balouzet, Caillot, Beaujolin.

Tout cela est très-bien, et nous croyons sans peine aux déclarations de MM. les officiers.

Mais pour rendre leur protestation plus énergique aux yeux des gens méticuleux, MM. les officiers n'auraient-ils pas bien fait d'ajouter aux leurs, quelques signatures de simples mobiles non gradés?

J. B.

UNE PAGE DE BUDGET

Notre conseil municipal était, lundi dernier, dans ses heures de générosité. Il n'a pas hésité à accorder à M. Métra, colonel *honoraire* de la garde nationale, une somme annuelle de 3,000 fr., et a voté également une somme de 440,000 fr. pour l'état-major de cette même garde nationale.

On voit bien que la ville est riche et possède des ressources nombreuses.

Nous ignorons les services publics qu'à rendus, il y a vingt ans, le citoyen Métra, et nous ne voulons pas les discuter. Mais lorsqu'après vingt années d'oubli le citoyen Métra est devenu, par *acclamation populaire*, le chef effectif de notre milice urbaine pendant un mois, pense-t-on sérieusement qu'il ait mérité une telle récompense et une semblable retraite à laquelle arrivent à peine d'excellents officiers, au bout de trente ans, sans compter les campagnes?

Avec des générosités de ce genre, vous arriverez à excuser les prodigalités de l'empire.

Quant aux 440,000 fr. de l'état-major, là encore, il y avait à rabattre beaucoup.

Nombre de citoyens n'ont envié ces emplois qu'en raison de ce qu'ils seraient rétribués. Or, le service de la garde nationale doit être gratuit, sauf de rares exceptions, et il n'aurait pas manqué d'amateurs pour les fonctions de l'état-major, alors qu'aucun émolument n'y ait été attaché.

Puisque le conseil municipal avait de l'argent de reste — ce qui est fort étonnant — il était facile de l'employer. Des mitrailleuses, des canons, des fusils, des munitions manquent à Lyon; et par dessus tout, des mobiles, des franc-tireurs, des soldats, des levées, des recrues, des simples gardes nationaux même, mal vêtus, mal couchés, mal nourris, grelottent de froid et de faim de tous côtés.

Des armes, des vêtements, du pain, voilà aujourd'hui à quoi doivent servir les trop rares écus dont peut disposer la commune.

A. MONEY.

POURQUOI ?

Pourquoi les magasins à fourrages, les magasins d'armement, les bureaux d'intendance, ceux des états-majors et même les bureaux de l'Hôtel-de-Ville sont-ils toujours encombrés de mobiles, d'engagés volontaires, de jeunes gens faisant partie des levées, alors que la garde nationale est appelée à un service actif?

Pourquoi y a-t-il encore à Lyon d'anciens soldats célibataires de 25 à 35 ans qui ne sont pas partis, malgré toutes les réclamations qui ont été faites à leur sujet?

Pourquoi n'appelle-t-on pas *rigoureusement* pour les légions de marche tous les célibataires de 25 à 35 ans qui n'ont aucun cas d'exemption, alors que les fils aînés de veuves et les soutiens de famille sont incorporés pour la plupart?

Pourquoi voyons-nous certains célibataires de 25 à 35 ans réclamer à chaque instant la loi martiale et les fusillades, crier à la trahison, pérorer dans des groupes ou des réunions, alors que ces citoyens restent chez eux au lieu de partir et font à peine leur service de la garde nationale?

Pourquoi beaucoup d'étrangers, anglais, italiens, suisses ou autres, ayant fait leur fortune à Lyon et y ayant tous leurs intérêts, ne viennent-ils pas pécuniairement en aide aux misères de notre ville ou aux travaux de la défense?

Pourquoi, puisque l'équippement des levées, mobiles ou gardes nationaux est si en retard, n'a-t-on pas mis en réquisition tous les tailleurs, confectionneurs, bourreliers, marchands de toiles, de couvertures, etc.... ?

Pourquoi ne prend-on pas des mesurs sérieuses et efficaces afin que les malheureuses ouvrières travaillant aux fournitures militaires gagnent au moins de quoi manger du pain en bûchant quinze heures par jour?

Pourquoi les gardes nationaux ne sont-ils pas exercés plus fréquemment au tir, alors que certaines compagnies sont à peine allées une fois au Grand-Camp avec des cartouches à blanc?

Pourquoi ne multiplie-t-on pas les exercices de l'école de tirailleurs, de l'escrime à la baïonnette, puisqu'aujourd'hui il nous est à peu près impossible de nous rencontrer avec les Prussiens en bataille rangée et que la guerre de tirailleurs est la seule qui puisse nous être profitable?

Pourquoi ne peut-on savoir *officiellement* et d'une façon *précise* si, oui ou non, les gardes nationaux de Lyon seront armés sous peu d'autres fusils que ceux avec lesquels nous manœuvrons maintenant?

Pourquoi certains petits journaux continuent-ils à donner des nouvelles ridicules et impossibles, comme par exemple le démenti de la capitulation de Metz?

Pourquoi l'administration du Progres trouve-t-elle le moyen de faire vendre ce journal quinze centimes chez les marchands, au lieu de *dix centimes* prix coté?

Ce trompe-l'œil est-il bien délicat, et ne vaudrait-il pas mieux revenir tout simplement à l'indication du prix de quinze centimes, puisque c'est en réalité le prix que paie la grande majorité du public?

Pourquoi certains industriels se permettent-ils d'exercer un *emprunt forcé* sur les feuilletons de la *Mascarade*, comme *le jugement de Napoléon III*, par exemple, de les faire imprimer séparément, et de les faire vendre dans les rues *cinq* ou *dix* centimes, — sans autorisation préalable de l'auteur ou de l'éditeur primitif?

Nous sommes peu disposés à supporter ces procédés ultra-révolutionnaires et par trop sans gêne; et nous engageons vivement les industriels en question à s'abstenir désormais de ce petit commerce qui ne peut leur procurer que des bénéfices malhonnêtes.

UNE EXPLICATION

Quelques-uns de nos lecteurs, paraît-il, ont eu la naïveté de prendre au grand sérieux notre petite note sur la mise à la retraite du docteur Chapot, chirurgien-major des sapeurs-pompiers. Il se sont émus des dangers que les paroles de Danton, citées dans notre article, auraient fait courir à cet honorable citoyen, et nous avons même reçu des lettres où l'on nous écrit sans rire:

« Vous voulez donc la guerre civile! Vous voulez donc faire assommer ce pauvre Chapot! »

Puisque certains esprits sont rebelles à cette figure de réthorique qu'on appelle l'ironie, nous allons les rassurer par le petit tableau chronologique que voici:

Danton vivait en 1792.

Le docteur Chapot est né en 1814.

Il a été mis à la retraite en 1870.

Donc Danton n'a jamais pu demander la tête du docteur Chapot.

Du reste, il faudrait bien peu connaître l'excellent docteur Chapot, pour supposer qu'il pût-être l'*ennemi dangereux* de n'importe qui et de n'importe quoi.

Maintenant est-ce compris?

Le Panthéon du second empire

Nous nous proposons de réunir sous ce titre la biographie sommaire des grands hommes du second empire.

En le faisant, nous n'obéissons pas à un esprit d'animosité rétrospective, non plus qu'à un désir de vengeance facile contre des hommes qui sont par terre; mais comme il est question d'une restauration bonapartiste par la grâce de Dieu et du roi de Prusse, c'est faire œuvre utile que d'édifier le public sur les jolis messieurs qui nous ont gouvernés ou administrés pendant vingt ans, et qui ne demandent qu'à continuer le même commerce.

Le Sénat ayant été le réceptacle de toutes les lumières et de toutes les illustrations du gouvernement déchu, c'est par les sénateurs naturellement que nous commencerons notre galerie de médaillons impériaux.

Alloaville d'

Général de division; guerrier valeureux, mais peu connu. S'est illustré principalement dans la campagne du 2 décembre 1851 où il exerçait un commandement à Paris. A

...llez attendre quelques minutes....

...andidat Bonaparte!

...apoléon III. Messieurs, me voilà.

...e prince de Talleyrand. Permettez, sire, que ...erre la main au neveu du grand homme que ...ervi avec fidélité, que j'ai trahi avec enthou...ne!

...apoléon III. Comment donc, trop heureux de ...une connaissance qui, je l'espère, n'en restera ...à...

...udas Iscariote. Mes chers collègues, tous vous ...aissez le candidat qui se présente à nos suf...es.

— Oui, oui!

...a réputation de traîtrise et de parjure, la gloire ...on infamie est tellement connue universellement, ...ement bien établie, qu'il serait inutile, je crois, ...procéder à son interrogatoire.

...apoléon III. D'autant plus que j'aime peu ...order...

...udas Iscariote. Le candidat, en effet, est ...eur du coup d'Etat du 2 décembre, et de la ...ulation de Sédan. En présence de ces deux ...s dont l'infamie ne saurait être contestée, il me ...ble superflu d'exiger d'autres explications...

...e prince de Talleyrand. Parfaitement, par...ment, au surplus je me propose comme parrain ...ndidat.

...udas Iscariote. Un aussi illustre patronnage ...oute difficulté...

...i est le dernier candidat?

...opez. Le maréchal Bazaine.

...udas Iscariote. C'est juste, priez-le d'entrer.

...apoléon III. Maréchal, dans mes bras!

...azaine. Sire, c'est trop d'honneur pour mes faibles services...

Lopez. Maréchal, me reconnaissez-vous?

Bazaine. Eh quoi, c'est vous, cher ami? Ah je bénis l'heureuse chance qui nous réunit de nouveau!

Lopez. Nous étions dignes, n'est-ce pas, de finir ensemble?

Bazaine. A propos, mes compliments sur la fusillade de cet imbécile de Maximilien.., Vous avez conduit admirablement cette petite affaire!

Lopez. Je ne dis pas, mais l'honneur vous en revient en partie, maréchal, vous aviez déjà préparé les voies, et le reste n'a été qu'une bagatelle.

Judas Iscariote. Indépendamment de votre belle conduite au Mexique, vous venez, maréchal, d'accomplir un exploit devant lequel tous, tant que nous sommes, nous sommes tenus de nous incliner.

Bazaine. En effet, la capitulation de Metz...

Judas Iscariote. La capitulation de Metz est un de ces actes qui déshonorent tellement un homme que les membres de notre Club doivent se considérer comme de très-petits garçons auprès de vous.— L'histoire ne présente pas d'exemples semblables; on n'avait pas vu encore cent trente mille hommes se rendre sans combattre, et l'infamie de votre trahison, maréchal, atteint à une telle hauteur, qu'elle donne le vertige aux têtes les plus solides. Je ne puis donc que vous dire très-respectueusement: — Ce que vous avez fait là, maréchal, c'est beau, c'est grand, c'est sublime de scélératesse et de coquinerie.

Moi qui ai vendu mon maître pour trente deniers, Deutz qui a vendu une femme pour quatre cent mille francs, nous pâlissons à vos côtés, car vous avez vendu une armée, vous avez trahi votre pays sans y être poussé par un intérêt appréciable, mais seulement par goût, par plaisir, par amour de l'art.... Dans ces conditions, il n'est pas d'infamie, je le répète, qui soit capable d'égaler la vôtre, et c'est un honneur pour nous que vous vouliez bien faire partie de notre cercle de gredins.

Nous allons du reste, constater cette admission, ainsi que celle de vos collègues, par un acte solennel.

La séance est suspendue momentanément.

Après un quart d'heure de délibération, l'honorable Judas Iscariote prend de nouveau place à son fauteuil et lit l'arrêté suivant:

Vu les titres sérieux apportés par chacun des candidats à l'appui de leur demande d'admission.

Considérant qu'Emile Ollivier, après avoir juré fidélité aux principes républicains, les a trahis indignement et a prouvé la sincérité de son parjure, par les rigueurs exercées par lui contre ses anciens amis.

Considérant que le général de Failly a trahi trois fois successivement son pays en l'espace de moins de trois semaines, que ces trahisons ont été accompagnées d'actes incontestables de lâcheté qui ne laissent aucun doute sur la scélératesse invétérée et la coquinerie louable de ce candidat;

Considérant que l'empereur Napoléon III et le maréchal Bazaine ont droit à l'admiration et au respect de tous les honorables membres du Club des Traîtres, par la grandeur de leur ignominie et l'indignité des deux capitulations mémorables de Sédan et de Metz;

Considérant qu'il n'est pas suffisamment établi que le maréchal Lebœuf ait agi avec discernement, et qu'on pourrait peut-être plutôt l'accuser de sottise et d'ignorance que de trahison préparée et raisonnée;

Le Club des Traîtres, à l'unanimité,

Consacre l'admission dans son sein d'Emile Ollivier, du général de Failly, de l'empereur Napoléon III et du maréchal Bazaine;

Ecarte le maréchal Lebœuf comme convaincu d'imbécilité seulement, ce qui n'est pas un titre suffisant.

Les quatre nouveaux membres sont priés de s'avancer pour recevoir l'accolade du président.

Judas Iscariote. Maintenant, mes chers collègues, en terminant cette mémorable séance, laissez moi exprimer un sentiment qui déborde de tous nos cœurs, c'est la reconnaissance profonde que nous devons avoir pour le second empire, qui en l'espace de quelques semaines nous a fourni un aussi glorieux contingent de collègues illustres et remarquables.

Aucun gouvernement jusqu'à ce jour ne nous avait honorés d'une semblable clientèle, et le Club des Traîtres a le devoir de dire au second empire: — Merci, merci!

Réunion demain et les jours suivants, car à chaque instant il peut se présenter de nouveaux candidats, et les circonstances exigent que le Club des Traîtres siége en permanence.

L. LECLAIR

contribué à égorger la République et à sauver la société. Nommé sénateur en récompense de ses hauts faits, a pris peu de part aux discussions politiques. Etait d'avis que dans un gouvernement bien constitué il faut toujours laisser la parole à l'armée. Du reste, grand-officier de la Légion-d'Honneur.

Audiffret (marquis d')

Né en 1787. A 83 ans. Modèle de fidélité et de convictions politiques.

A prêté serment à Napoléon Ier comme auditeur au conseil d'Etat en 1812,

A prêté serment à Louis XVIII comme maître des requêtes en 1817;

A prêté serment à Charles X comme président de la cour des comptes en 1828;

A prêté serment à Louis-Philippe comme pair de France en 1837;

A prêté serment à Napoléon III comme sénateur en 1852;

Auteur de plusieurs ouvrages financiers recommandables : *Examen des revenus publics*, *Système financier de la France*, *Le Budget* 1841, *Aperçu du progrès du Crédit public et de la fortune nationale*. N'a pas fait: *L'Histoire des déprédations du second empire*. L'ouvrage eût été trop long. Au surplus, grand-officier de la Légion-d'Honneur.

Baciocchi.

Prénommé Félix : ce qui veut dire heureux. Membre de la sainte famille. Cousin de Napoléon III et neveu de la princesse Baciocchi, la même qui se sépara de son mari, comme la plupart des princesses Bonaparte, et laissa une fortune de sept millions à l'exprince impérial. Premier chambellan de Bonaparte III et surintendant général des théâtres de l'empire. Organisait les petites représentations de Compiègne où la diva Thérésa venait chanter *le Sapeur* ou *la Vénus aux carottes*. A rendu d'immenses services au pays, et élevé les sentiments artistiques de la nation en honorant d'une protection spéciale les œuvres d'Hervé, les exhibitions de femmes dans les féeries, et le répertoire saligot des cafés-concerts. D'ailleurs grand-officier de la Légion-d'Honneur.

Baraguey-d'Hilliers.

Maréchal de France. Beaux états de service comme militaire, mais tristes comme homme politique. A prêté serment à la République en 1848. Ardent promoteur de l'élection présidentielle de Bonaparte. Fondateur et président du comité de la rue de Poitiers. A réfréné avec une ardeur sans pareille les *licences* de la presse, et n'a jamais compris le droit de réunion ailleurs que dans les casernes. A vaincu l'anarchie et terrassé le spectre rouge le 2 décembre 1851. Commandant supérieur des forces de Paris au début de la guerre actuelle; était chargé de mettre à exécution la devise de son souverain : *l'ordre, j'en réponds*. N'a pas eu cet embarras. Signe particulier : manchot. N'oublions pas : grand-officier de la Légion-d'Honneur.

Barbaroux.

Illustration qui aurait besoin de lustre. Denrée coloniale de la magistrature. A été procureur général à Pondichéry puis à Alger. A écrit les *Mémoires d'un sergent...* Impossible de trouver quelqu'un qui les ait lus. Nommé sénateur, on n'a jamais su pourquoi, faisait rarement retentir de son éloquence les voûtes du palais du Luxembourg. Dormait probablement pendant les séances. En tout cas, commandeur de la Légion-d'Honneur.

(à suivre)

Bulletin médical

Les graves préoccupations de la défense ne doivent pas nous obliger à laisser complètement de côté un sujet très interessant se rattachant même par plusieurs points à cette question patriotique.

Nous voulons parler de l'état sanitaire de la ville de Lyon, ainsi que du département.

Eh bien, nous avons le regret de dire que l'état sanitaire de notre ville, n'est rien moins que satisfaisant.

Bien entendu, nous ne voulons parler ni des bronchites, fièvres, éruptions ou autres maux signalés par la médecine; mais il est une certaine quantité d'affections sérieuses, qui a atteint surtout la partie masculine de la population.

Généralement et jusqu'à ces derniers temps, nous nous étions figurés nos compatriotes comme parfaitement valides et à l'abri pour la plupart d'infirmités désagréables; grande a été notre erreur. La garde nationale, l'approche des Prussiens, les levées, la garde mobile, tout cela a fait découvrir beaucoup de maux complètement ignorés jusqu'alors.

Ainsi les faiblesses de constitutions se comptent par milliers sans qu'on s'en doutât.

Les palpitations de cœur sévissent avec une incroyable intensité.

Les rhumatismes ne se peuvent calculer.

Les phtisies à tous les degrés sont innombrables.

Les délicatesses de pieds empêchant les marches forcées, atteignent un chiffre trop respectable.

Quant aux myopies, elles pullulent à un point que les opticiens ont failli manquer de lunettes.

On a vu des malheureux citoyens passer en quelques jours d'un état de santé florissant à une maigreur effrayante.

On a vu de pauvres diables qui avaient le cœur à droite, les intestins dans les mollets, le cerveau dans l'estomac, des ongles en guise de cils et des dents dans la paume de la main.

Enfin des cas extraordinaires, des phénomènes médicaux, des miracles d'organisme se sont rencontrés, — et plus les Prussiens avancent, plus l'état sanitaire de notre population autrefois valide s'en va laissant à désirer.

Le jour où le premier uhlan apparaitra à Fontaines, il est à craindre que la moitié des hommes de 20 à 50 ans ne deviennent paralytiques en quelques heures.

En outre depuis le 4 septembre, on a remarqué une recrudescence de maladies de cerveau, de coup de marteaux — pour parler le langage usuel.

Divers genres peuvent se distinguer dans ces affections.

La fusillomanie, qui consiste à voir, dans tout citoyen ne partageant pas entièrement les aspirations politiques, militaires ou sociales du sujet atteint, un traitre à la patrie digne de mort violente.

La *déléguomanie* qui affecte surtout les gens qui se réunissent plus de trois ensemble. Dès que les malheureux en proie à cette funeste maladie se trouvent au nombre de plus de trois dans le même lieu, vite ils s'intituler délégués de n'importe quoi, auprès de n'importe qui.

La *Planomanie*, une des plus redoutables, en ce sens qu'elle affecte individuellement une quantité considérable de personnes, qui toutes se figurent avoir soit un plan de défense infaillible, soit un plan incomparable de gouvernement, lesquels plans brillent presque tous par l'impraticabilité et prouvent très clairement le trouble de cervelles et le détraquement d'idées des inventeurs.

La *soldatomanie*. Affection contagieuse qui consiste à donner aux sujets qui en sont atteints, la manie de *jouer au soldat*, de se promener par les rues avec des uniformes, des képis galonnés, des casquettes multicolores, des chapeaux pointus ornés de plumets, de chemises rouges, des sabres au côté, des mousquetons en bandoulière, des revolvers à la ceinture, des bottes molles, des éperons longs comme ça et des manteaux à la *Fra Diavolo*.

Cette maladie offre ceci de particulier : qu'elle sévit trop dans les promenades et pas assez sur les champs de bataille.

Contre tous ces maux, la médecine pratique est impuissante, les remèdes connus ou secrets échouent toujours, et comme les maisons d'aliénés ne pourraient contenir tous les sujets atteints, il est fort probable que le moyen sûr de guérison consistera hélas! en une balle de dreyse ou un éclat d'obus Prussien.

Ce traitement est infaillible, et nous nous faisons un devoir de l'indiquer à nos compatriotes, d'autant plus qu'il est peu couteux, facile à suivre en voyage, et que prochainement il y aura des pharmacies de ce genre ouvertes à Bron, Vénissieux, Cusset, la Pape, Montessuy, la Duchère, Ecully, St-Irénée, la Mulatière, etc...

Dr HORTENSIUS.

Pour tous les articles non signés
***Le Directeur-gérant*, E.-B. LABAUME.**

LYON. — Impr LABAUME cours Lafayette, 5

QUINA-VERMOUTH

Produit hygiénique, breveté s. g. d. g.

de FILLION neveu

MAISON FONDÉE EN 1825
Rue Gasparin, 5 et 9, LYON

Ce produit contient tous les principes toniques du QUINQUINA et constitue en outre un excellent fébrifuge. Composé de plantes salutaires, il forme aussi un excellent apéritif.

Exiger le cachet sur la bouteille, et sur l'étiquette la signature de **FILLION neveu.**

GARDE MOBILE. — GARDE NATIONALE

MAGASINS DE CHAPELLERIE

Les plus vastes de France

Tout le passage de l'Argue compris entre la rue de l'Impératrice, 80, et la rue Centrale, 43, — LYON

Maison RIVIER sœurs

Choix extraordinaire de Képis pour la Garde mobile
GROS ET DÉTAIL.

33 Ans de Succès

ROB-SAVARESI, DÉPURATO-TONIQUE Perfectionné
pour la parfaite guérison des
MALADIES SECRÈTES

Faiblesse des organes, Pertes, Abcès, Ulcères, Tumeurs, Éruption à la peau, Affections cutanées et Vices du sang.

Les guérisons nombreuses et authentiques opérées chaque jour par ce précieux et puissant *dépuratif* le dispensent de tout éloge et sont les plus beaux titres de ce remède à la confiance publique dont il jouit constamment.

Expéditions par correspondances

s'adresser à M. TOUSSAINT, chimiste, pharmacien de première classe
rue Pizay, 12, au premier étage, **Lyon**
allée de traverse rue de l'Arbre-Sec 9 (37)

AU BALLON CAPTIF

Rue de la Barre, 8, en face de la rue Belle-Cordière — LYON

MOUCHET, horloger, bijoutier

Ex-ouvrier horloger de BREGUET de PARIS

1er Prix à l'Ecole des Sciences et des Arts industriels de Lyon, spécialité pour les Réparations de Remontoirs

SEULE MAISON A LYON POUR LA MODICITÉ DE SES PRIX.
Toutes les Réparations et les Ventes sont garanties de 1 an à 4 ans.

Aperçu des prix:

Nettoyage de montres à cylindre.	2 50	à cylindre et rubis depuis	33 »
Grands ressorts de montre, première qualité.	2 50	Montres or pour hommes à cylindre et rubis, depuis	85 »
Nettoyage de pendule.	3 50	Montres argent pour hommes à cylindre et rubis, depuis	25 »
Verres de montre double.	» 50	Remontoir or pour dames depuis.	150 »
Id. cristal.	» 75	Id pour hommes, depuis	200 »
Montres or pour dames, à cylindre et rubis, depuis	65 »	Id en alluminium	30 »
Montres argent pour dames			

Fait les Echanges en tous genres. — Expédie dans le dehors.
ACHAT D'OR ET D'ARGENT

HERNIES Sans opération, guérison prompte et parfaite garantie par les faits. En conséquence, plus de bandages. S'adresser à M. Gaillard, médecin de la faculté de Montpellier, domicilié à Lyon, quai de la Charité, 1. (58-13)

LA SILENCIEUSE

MACHINES A COUDRE
BRODEUSES, BOUTONNIERES
de tous systèmes
pour Familles et Ateliers
garanties de 1 an à 5 ans, de 50 f. à 450 f.

Maison de gros et détail

J.-P. MOLLIERE

Rue Impériale, 61 et 63, Lyon
Plusieurs médailles d'or (82-12)

BEAUTÉ des Mains, du Visage. — Guérison des Gerçures, Pellicules, etc. par l'emploi de la **CRÊME SIMON**

Rue Impériale, 89. — Se méfier des nombreuses contrefaçons. (82-0)

CONSERVATION DE LA VUE Nous engageons les personnes dont la vue est fatiguée par le travail ou affaiblie par l'âge, à s'adresser directement à **M. Michel CAN**, opticien, 20, RUE TERME, près les Terreaux. (112)

CARTE
DES
ENVIRONS DE LYON

COMPRENANT

Non-seulement le département du Rhône, mais encore les parties des départements de l'Ain et de l'Isère qui avoisinent Lyon de 30 à 40 kilomètres.

Cette Carte offre aux touristes et aux amateurs d'excursions à la campagne, les indications les plus complètes pour les guider dans leurs promenades. — Villes, Villages et les moindres hameaux, grandes Routes et Chemins vicinaux, les lignes des Chemins de fer, les plus petits ruisseaux, tout y est indiqué.

Prix : 5 Francs

EN VENTE à l'**Imprimerie Labaume**, cours Lafayette, 5. aux **Facteurs-Réunis**, passage des Terreaux. A LYON